



**D**u riz, du riz et Kumari.

C'est la première journée de marche dans les Annapurna. Il y en aura une trentaine d'autres. Le principal souci consiste à trouver un rythme, une respiration à sa taille pour goûter toutes les premières fois comme elles le méritent. Premier thé au bord du chemin, premiers efforts, premières personnes croisées, premières neiges... C'est une belle journée d'automne dans les montagnes népalaises, là où novembre est un printemps.

Longue et lente, la marche est jalonnée de pauses. Les heures chaudes alourdissent les chaussures mais encouragent à garder le cap vers la fraîcheur, plus haut.

Au bout de ce premier jour, en traversant un hameau après tant d'autres, l'envie s'impose d'y faire étape. Pas la peine de lutter contre ces décisions qui sortent d'on ne sait où, la raison se fera connaître plus tard. Les sacs fatigués sont posés pour laisser monter la splendeur du paysage. On vole. De part et d'autre de cette vallée s'étagent des rizières aux grains mûrs. Le soleil se couche sur les ondulations des champs. Quelques silhouettes passent à travers la folie des jaunes brûlés. Au loin, le relief s'accroît. Passé deux mille mètres, il n'y aura plus de rizière.

Il faudra grimper jusqu'aux champs d'orge et de sarrasin pendant des jours et des jours.

Je les vois alors, je les entends surtout. Elles sont assises sous un arbre, elles prennent leur repas en bordure des champs où elles travaillent depuis le matin. Elles rient, parlent haut, nous font des signes et des sourires. Ce sont des villageoises des alentours qui viennent récolter le riz dans la vallée. Je me demande si je peux approcher sans perturber.

J'avance. Entre temps, elles ont repris le travail. Je longe le champ et me dirige vers elles. J'ai une idée derrière la tête et, ça ne manque pas, elles me font signe de les rejoindre. Dès que je suis à leur hauteur, je propose mon aide. Hop, serpette en main, je reçois une première leçon pratique : il faut tenir fermement une gerbe de riz à la base dans la main gauche et, avec la serpette, donner un coup sec au-dessous de la main. On étale alors les gerbes coupées sur le sol, bien alignées. Tchac, tchac, tchac, je me concentre, elles m'observent en commentant mes gestes et en riant beaucoup. Très vite, je vois que je fais l'affaire, on me garde. Je leur dis que j'aime travailler la terre, que j'ai eu un jardin. Elles me font confiance. Elles m'attendaient, les yeux facétieux.

L'humour est loin d'être anodin car, par ici, on apprend ensemble en s'amusant.



Alors se met en place une façon de travailler ensemble : on coupe les plans de manière à optimiser l'avancement des travaux. Il y a celles qui redressent les gerbes, celles qui coupent, celles qui ont fini de couper et déposent la récolte... Ça s'enchaîne, ça avance bien, on discute quand il faut attendre quelques instants. Les bras sont encore vaillants, ils ont une revanche à prendre sur les jambes. Alors, malgré les huit heures de marche, les rangs de riz se soumettent à bonne allure. Une cadence s'installe. Nos sourires se cherchent, sans doute ressentons-nous la même stupéfaction de s'être calées les unes aux autres, sans chef. C'est l'usine des gens heureux.

A dix-sept heures, il leur faut retourner dans leurs villages, à deux pas. Comme le travail est fini en avance, on s'attarde pour se questionner, se raconter, se promettre. Kumari est une femme du peuple Gurung, elle est magnifique dans sa peau cuivrée. Difficile de l'en convaincre. Belle ? Je sens bien qu'elle doute mais elle est attachée aux siens tels qu'ils sont. Aucune raison de vouloir pâlir, le soleil ne le pardonnerait pas. Elle est bien d'accord.

Quand elle me serre dans ses bras et me dit que je suis une soeur, je voudrais rester là, couper tout le riz de la vallée avec elles.

Pourtant, il faut partir demain. Kumari voudrait me montrer son hameau, sa maison. Il faut déjà lutter contre les regrets.

Kumari parle anglais et ça nous permet à la fois d'être proches et dans une irréalité bienfaitrice. On doit faire le même effort pour se comprendre dans un langage qui nous ôte l'aisance de la spontanéité. L'avantage, c'est qu'il faut laisser place aux non-dits. Ils ne se traduisent pas, ils se sondent, vous cherchent, se trompent, recommencent. Les langages se réinventent allègrement.

Sa maison doit être sobre comme le sont les bâtisses de montagne. Solide, vaguement irrégulière, un confort simple et la beauté des matériaux d'ici. Pierre, terre et bois. Un four népalais en terre posé sur un socle cimenté au sol, des nattes pour les repas et pour dormir, un point d'eau à l'extérieur, des pots à eau qu'on transporte sur la tête, des hottes pour le bois et les bouses, des récoltes qui sèchent sur le toit, des animaux, tant de témoignages d'une vie rurale cousue à la main. La pauvreté, elle ne la dissimule pas, elle la fouette. Elle dit sans tristesse que les gens de son peuple sont très démunis. Je perçois la fierté d'assumer presque tout le nécessaire, de produire nourriture et vêtements, de s'embellir, d'arborer bijoux, foulards et tissus colorés de tradition Gurung... la liste est longue.

Garder le sourire et poser des questions, c'est ce que Kumari ajoute à sa liste personnelle.

Ce prénom, Kumari, est donné aux déesses vivantes, jeunes filles népalaises vénérées. Une Kumari vit recluse et sort une fois par an dans les rues de Katmandou. Ces croyances vivaces infligent à ces jeunes filles une vie de sacrifices jusqu'à leur puberté.

Je préfère la Kumari que j'ai rencontrée, emportée par la vie, disponible aux rencontres.

Je lui ai transmis les photos, peut-être a-t-elle perçu pour la première fois en images l'étincelle des gerbes dans un chœur de femmes. La fin d'après-midi faisait vaciller les rouges et retenait les odeurs. On avait poli nos gestes dans une sorte de cérémonial paysan. Le riz en a peut-être gardé la saveur.

Les montagnes, c'est vous qui les faites. Et le riz, je le coupe encore.

